

1.

Demi-frères ?

La sonnerie du collège de notre quartier de Nîmes retentit. Nous sommes en septembre 1978, j'ai douze ans et je rentre en cinquième. Mon frère Cacou est dans le même collège. Il a juste un an de plus que moi, mais il vient de redoubler. Du coup nous nous retrouvons dans la même classe.

Mon frère et moi, nous faisons à peu près la même taille. Mais il est nettement plus baraqué que moi et nous ne nous ressemblons pas : il est brun, je suis blond, il a les yeux verts, j'ai les yeux bleus, il a un nez « passe-partout », alors que j'ai le nez grec. Il aime les sports individuels et joue au tennis. Je préfère les sports collectifs et joue au foot. Il lit beaucoup de romans, je lis beaucoup de bandes dessinées. Différences superficielles qui ne nous éloignent pas mais nous rassemblent plutôt comme les deux pièces d'un même puzzle.

Jour de la rentrée. Nous sommes alignés par deux en rang d'oignon, attendant le signal du professeur pour entrer dans la salle de classe. Je ne suis pas très à l'aise.

Dieu en plein cœur

Dans mon collège précédent, à Alès, il régnait une joyeuse pagaille. Ici, à Nîmes, c'est différent, strict. Heureusement Cacou se trouve juste à côté de moi. C'est cool de sentir son grand frère à ses côtés.

Une fois que nous sommes installés, le professeur commence l'appel :

- Durant¹ !
- Présent !
- Dupont !
- Présent !

Le professeur lit sa liste d'une voix monocorde. À chaque nouveau nom, ses yeux se lèvent par-dessus ses lunettes et il dévisage l'élève. Tous se tournent aussi vers celui qui vient d'être nommé. Ils se connaissent pour la plupart. Des ricanements me permettent de repérer les meneurs.

Lorsque le professeur prononce mon nom, je suis mal à l'aise. Je sens les regards peser sur moi, le petit nouveau. Pour abréger je m'empresse de répondre :

- Présent !

Le dernier de la liste, c'est mon frère Cacou. Lui aussi est nouveau, mais ça n'a pas l'air de l'embarrasser, au contraire. Il répond présent avec un franc sourire et, d'un regard circulaire, il toise les élèves : mon frère n'a peur de personne et j'en suis fier !

À peine la sonnerie de la récré retentit-elle qu'il est déjà dans la cour. Je tarde un peu à le rejoindre

1. Par souci de discrétion, l'auteur a modifié certains noms ou prénoms ainsi que certains noms de lieux (NdE).

Demi-frères ?

lorsqu'un élève s'avance vers moi et m'apostrophe sèchement :

— Dis donc, toi, le nouveau, pourquoi t'as raconté des conneries tout à l'heure ?

— Comment ça ?

— T'as dit que le grand qui était à côté de toi, c'est ton frère !

— Ben oui, c'est mon frère.

— Ah ouais ? Et comment ça se fait alors que vous n'avez pas le même nom de famille ?

— On n'a peut-être pas le même nom, mais c'est mon frère.

— Ça, c'est pas possible, tu racontes des conneries !

Un attroupement se forme autour de nous. On me dévisage avec curiosité. Le gars doit se prendre pour un juge d'instruction, conforté dans son rôle par les regards hébétés de ceux qu'il a tacitement désignés comme membres de son jury. Il reprend d'un ton accusateur :

— Vous avez la même mère ?

— Bien sûr, que nous avons la même mère !

— Et le même père ?

— Ben non.

— Eh bien, c'est simple, c'est pas ton frère, c'est ton demi-frère !

« Demi-frère » ? Mon sang ne fait qu'un tour. C'est chaque fois pareil, un mot que je ne supporte pas. Dans notre famille de cinq enfants, « demi-frère » ou « demi-sœur » sont des mots bannis. Je comprends que dans certaines familles recomposées on ne puisse éviter de les

Dieu en plein cœur

utiliser, mais chez nous, il n'en est pas question. Nous avons la chance d'être tous les cinq sortis du même ventre. Nous avons grandi ensemble, alors pourquoi parler de demi-frère ou de demi-sœur ? Il y a assez de souffrances dans nos vies pour ne pas en rajouter avec des mots qui appuient là où ça fait mal.

Je fixe le gars droit dans les yeux et lui réponds d'un ton sec :

— Nous ne sommes pas demi-frères, nous sommes frères, j'te dis.

— Non, c'est ton demi-frère !

Là, c'est trop, je me rapproche et hurle :

— Tu commences à me gonfler ! Si j'te dis que c'est mon frère et pas mon demi-frère, qu'est-ce que ça peut te faire ?

Nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres. Nous en sommes aux regards noirs précédant l'éruption volcanique. Il est plus costaud que moi, c'est clair. Je vais peut-être regretter ma bravoure pour défendre notre idéal fraternel. Mais justement, mon frère, intrigué par cet attroupement autour de moi, se dirige vers nous.

Le groupe s'écarte. Taillé comme un bûcheron – il en fera d'ailleurs son métier –, Cacou ne se complique pas la vie autant que moi pour se faire comprendre, et ça, tout le monde l'a vite compris ! Le gars recule aussitôt :

— Bon, bon, après tout, ça vous regarde.

Mon frère n'a pas eu besoin de lever le petit doigt ni d'ouvrir la bouche. Comme par enchantement, tout le

Demi-frères ?

groupe se disperse dans la cour. Cacou s'approche de moi. Je bredouille quelques mots et lui explique ce qui vient de se passer, puis je le remercie.

— Allez, Lulu, c'est fini, me dit-il en entourant mes épaules de son bras. N'y pense plus. De toute façon, ils ne peuvent pas comprendre. Viens, ça sonne, il faut rentrer.

*

* *

Quelques jours plus tôt, nous avions vécu un moment d'une intensité rare : il venait de dénicher une photo de mon père, cet homme que je n'avais jamais vu jusqu'alors. Quelle émotion quand il me l'a donnée !...

Quelques mois plus tard, nous serons tous les deux agenouillés dans la rue devant le corps ensanglanté du type qui avait pris la place de mon père... Et les élèves osent parler de nous comme des demi-frères ! Non, décidément, ils ne peuvent pas comprendre ce lien profond qui nous unit.

2.

Père inconnu

Je me souviens bien de la naissance de ma petite sœur, en février 1970.

Elle est la cinquième et dernière de notre fratrie. J'ai bientôt quatre ans. À cette époque, nous vivons dans le mas de notre grand-père, en Camargue. Notre maison est immense, un long bloc rectangulaire d'un seul étage. Le mas est séparé en plusieurs habitations. Juste à côté vivent les fermiers. Un peu plus loin, ce sont les cousins. Ils ne viennent que pour les vacances.

Nous sommes tous réunis dans notre grande salle à manger, juste devant la cheminée. C'est le plein hiver, il fait froid. Notre mère vient de rentrer de la maternité de Nîmes. Elle tient dans ses bras un cadeau sans prix enveloppé dans un linge blanc :

— Les enfants, je vous présente votre petite sœur ! Elle est née hier, le 11 février !

J'apprendrai plus tard que c'est l'anniversaire de la première apparition de la Vierge Marie à Lourdes, le 11 février 1858. Mais à cette époque-là, nous parlons

Père inconnu

plus de chevaux et de taureaux dans la famille que de religion.

— Venez voir comme elle est belle ! reprend ma mère.

Nous nous approchons de la petite nouvelle à pas de loup. C'est vrai que c'est un beau bébé. Nous lui donnons le surnom de « Galinette ». Car chaque enfant a un surnom, dans notre famille. Il y a d'abord Babou, mon frère aîné, qui fêtera ses sept ans dans quelques jours. Les cheveux châtain, pas très grand mais bien charpenté, ses yeux caméléon passent du vert au jaune suivant les jours. Il est de nature timide, plutôt solitaire, mais en même temps très volontaire : il sait ce qu'il veut. Ensuite vient Cacou. Il a six ans et ressemble à notre grand frère, mais avec un visage plus rond. Presque aussi grand que son aîné, il n'hésite pas à le défier à la bagarre, même si c'est pour s'amuser. C'est un gros dur au cœur tendre. Puis il y a moi, Lulu, le blondinet. Et juste après vient notre sœur Cricri, qui n'a pas deux ans, avec des cheveux châtain elle aussi, comme mes frères. Ses yeux déjà grands sont ornés de très longs cils ; nous sommes ses premiers admirateurs. Elle est toute contente d'avoir enfin une petite sœur, ça va la changer de ses trois frères.

*

* *

Cinq enfants en sept ans, bravo maman ! Nous au moins, nous ne manquons jamais de compagnons de jeux. Pas besoin de télévision ni d'ordinateur pour

Dieu en plein cœur

nous occuper, il y a toujours un frère ou une sœur pour partager le monde imaginaire de chacun. Il arrive parfois que les filles endossent le mauvais rôle, surtout lorsque nous jouons aux cow-boys et aux Indiens. Il paraît qu'une fois nous les avons attachées à un arbre et qu'ensuite nous avons changé de jeu, les plantant là jusqu'au soir... C'est drôle, seules les filles s'en souviennent. Nous les garçons, ça ne nous a pas marqués...

*

* *

Ma mère est de taille moyenne. La plupart du temps, elle laisse ses longs cheveux noirs détachés. Parfois, elle les remonte en chignon, comme les Arlésiennes. Elle est belle, ma mère, de cette beauté que dégagent les femmes qui ont une certaine assurance. Il y a chez elle une sorte de mélange original entre la bourgeoise et la bohémienne. Car elle est issue d'une famille bourgeoise de Nîmes. Au début du siècle dernier, son arrière-grand-père a fait fortune. Il possédait plusieurs immeubles à Nîmes et deux mas en Camargue avec beaucoup de terres. Au fil des successions, la belle réussite de notre aïeul s'est peu à peu volatilisée.

En 1962, ma mère se marie. Elle a tout juste dix-neuf ans et mes frères naissent dans la foulée. Pour différentes raisons, son couple bat de l'aile. Elle quitte son mari à peine deux ans plus tard et se remet en ménage presque aussitôt. C'est ainsi que nous venons à la vie, moi et mes deux petites sœurs.

Père inconnu

Avant la naissance de Galinette, notre père part. Nous ne l'avons plus jamais revu. Je n'en garde aucun souvenir : soit il n'était pas présent, soit il s'est tout simplement effacé de ma mémoire d'enfant. De lui, nous n'avons même pas le nom puisqu'il ne nous a pas reconnus à la naissance. Il faut dire que ma mère était encore en plein divorce d'avec son premier mari et que la loi française de l'époque était plus compliquée qu'aujourd'hui pour donner un nom à ces enfants « hors mariage ». Bref, mes deux petites sœurs et moi, nous portons le nom de notre mère.

*

* *

Galinettes s'adapte bien à sa nouvelle vie. Elle passe du sein de notre mère au landau, puis elle tombe dans les huit bras de ses frères et sœurs qui veulent, évidemment, tous la câliner au même moment.

Le week-end prochain, il va lui manquer quatre bras : mes deux frères vont partir chez leur père. Moi je vais rester avec ma mère et mes deux petites sœurs à la maison. Nulle part où aller : père disparu, père inconnu.

C'est d'ailleurs ce que je dois écrire à l'école lorsqu'on nous fait remplir les fiches administratives. Dans la case « nom du père », j'écris « inconnu ». Chaque fois, mon cœur se serre. Quand j'ai essayé de comprendre qui il était et pourquoi il était parti, ma mère m'a répondu au plus court : « Il est parti, un point c'est tout ! »

Dieu en plein cœur

J'ai compris qu'il ne fallait pas insister. Je continue de remplir les fiches avec ce « père inconnu », mots qui résonnent comme un coup de gong dans ma tête. Je ne peux pas imaginer comment les événements à venir rempliront de manière surprenante cette case laissée vide...

3.

Pâtes pour chien

À vingt-sept ans, ma mère se retrouve seule dans notre mas en Camargue pour élever ses cinq enfants. Pas de ressources. Comme elle a sa fierté de petite bourgeoise, elle n'a pas fait le nécessaire pour bénéficier de l'aide sociale et ne touche même pas les allocations familiales. Elle fait quelques petits boulots, par-ci par-là. Sa famille l'aide parfois. Souvent, elle emprunte à des amis. Mais souvent aussi, elle doit emprunter à d'autres personnes afin de rembourser les premiers : cercle vicieux que connaissent les familles en difficulté.

Il arrive – rarement – que ma mère revienne avec le coffre de la voiture chargé à ras bord de provisions. Ces jours-là, c'est la fête ! Nous nous précipitons pour décharger la voiture. Il y a même de quoi satisfaire notre chien Takirou : un gros sac de pâtes Canigou. On l'aime tellement notre Takirou ! Lui non plus n'a pas été gâté par la vie. Ma mère l'a trouvé en se promenant. Elle a entendu des petits gémissements provenant d'un canal d'égout. Quand elle est descendue, elle a trouvé

Dieu en plein cœur

dans un sac en plastique des chiots noyés. L'un d'entre eux était encore en vie, un beau petit berger allemand. Un chiot abandonné devenu notre compagnon fidèle. Lui, c'est sûr, ne nous abandonnera jamais.

Nous déchargeons donc la voiture allégrement. Mais au fond de nous, nous savons bien que cette joie ne va pas durer. C'est souvent ainsi dans les familles pauvres, lorsqu'on n'a presque plus rien, c'est à ce moment-là que les parents achètent beaucoup. C'est comme un dernier sursaut de révolte contre la misère.

De fait, la semaine suivante, il n'y a plus rien à manger et le placard à provisions est désespérément vide. Les allers-retours des enfants dans la boîte à sucre se multiplient, un morceau par-ci, un morceau par-là. Ma mère nous fait cuire tout ce qu'il lui reste, c'est-à-dire pas grand-chose. Elle en arrive aux pâtes pour chien. Canigou, ça rime avec drôle de goût ! Mais il faut avouer que c'est mangeable. De toute façon, quand on a faim, on ne fait pas le difficile.

Bientôt, plus de pâtes. Je me souviens très bien de ce jour où notre seul repas, ç'a été une bouteille de sirop de menthe posée sur la table. C'est fou comme le sirop peut avoir un goût particulier.

*

* *

Nous allons à l'école primaire dans une petite ville de Camargue, à une dizaine de kilomètres du mas. L'arrêt de bus se trouve à quatre kilomètres. Quand tout va bien, notre mère nous y emmène en voiture. Mais sou-